

LA POSTMODERNITE ET LES ETUDES CULTURELLES EN AFRIQUE : ENJEUX ETHIQUES DES INTEGRATIONS REGIONALES

Germain-Djéry NDONG ESSONO

*Enseignant-chercheur à l'École Normale Supérieure (ENS) de Libreville/ Gabon,
Maître-Assistant (CAMES) en philosophie pratique, Éthique, Technique, Société
ndongess@yahoo.fr*

Résumé :

Le monde qui est déjà le nôtre, se nourrit de plus en plus d'hybridations subtiles. Désormais les cultures multiples, les ethnies différentes et les savoir-faire entremêlés se présentent aux nations ou aux régions géographiques et culturelles, comme des affluents à valoriser et à fructifier afin de mieux asseoir leur devenir. Dans la diversité des populations africaines, ce phénomène s'expérimente comme un processus d'auto-ouverture par acceptation des rencontres et des échanges variés dans le cadre d'une ou des intégrations régionales, sachant que le sens fondamental de celles-ci n'est pas toujours perceptible par une bonne franche desdites populations. Ces dernières ne manquent pas d'en faire une préoccupation obsédante et voudraient bien davantage se prémunir des bénéfices, tout en minimisant les méfaits, qui se rapportent à ce phénomène. C'est dans cette perspective que le présent article entend procéder à une analyse philosophique du rapport entre la postmodernité et les études culturelles en Afrique. Le but est de pouvoir mettre en relief les enjeux éthiques qui peuvent y sous-tendre toute forme d'intégration régionale.

Mots clés : *Afrique, Ethique, Etudes culturelles, Intégration, Postmodernité*

Abstract:

The world that is already ours feeds more and more on subtle hybridizations. From now on, multiple cultures, different ethnic groups and intertwined know-how present themselves to nations or geographical and cultural regions as tributaries to be valued and fruitful in order to better establish their future. In the diversity of African populations, this phenomenon is experienced as a process of self-opening through acceptance of varied encounters and exchanges within the framework of one or more regional integrations, knowing that the fundamental meaning of these does not is not always perceptible by a good honesty of the said populations. The latter do not fail to make it an obsessive concern and would much more like to protect themselves from the benefits, while minimizing the harms associated with this phenomenon. It is from this perspective that this article intends to make a philosophical analysis of the relationship between postmodernity and cultural studies in Africa. The aim is to highlight the ethical issues that can underpin any form of regional integration.

Keywords: *Africa, Ethics, Cultural Studies, Integration, Postmodernity*

Introduction

En dépit des nuances d'approches méthodologiques ou de considérations sémantiques et géographiques, les différentes configurations des « études culturelles » se rapportent à un dénominateur commun : la culture. Ainsi, au-delà des différentes traditions auxquelles elles se rattachent, les études cultures, *Cultural Studies* ou *Kulturwissenschaften*, par leurs origines respectives anglo-saxonne et germanique, présentent des caractéristiques intrinsèques pouvant permettre à nous, comme dans le présent article, de réunir leurs différentes configurations en une seule appellation. Nous évoquerons alors indistinctement les « études culturelles » dans notre approche, pour désigner un champ d'investigation interdisciplinaire ouvert fondamentalement sur la culture.

Ainsi, les « études culturelles » se constituent en une constellation d'examens incitateurs et promoteurs de la culture. Elles explorent le sens large et anthropologique de celle-ci, c'est-à-dire la culture comme lieu d'unification ou de réduction des faits sociaux à une symbolisation progressive et significative des rapports que les hommes tissent entre eux et entre eux et leurs environnements. Autrement dit, les « études culturelles » appréhendent la diversité culturelle qui découle des pratiques sociales, des croyances, des coutumes, des systèmes institutionnels, des règles, des schèmes symboliques, etc., en une totalité expressive. Cette sorte de vision totalisatrice et unificatrice des cultures diverses et variables de la part des « études culturelles », indique que leur objet d'étude n'est pas prioritairement la culture, en propre, mais les implications de sens que l'ancrage culturel inscrit dans les modes opératoires des existants.

De ce point de vue, nous pouvons affirmer que les « études culturelles » se préoccupent fondamentalement de notre rapport à la culture, en tant que manières propres de vivre et de penser, ainsi qu'aux implications heuristiques de ce rapport. Il y a donc lieu d'admettre que les « études culturelles » souscrivent déjà elles-mêmes à une culture, une attitude ou un état d'esprit dont la manifestation emprunterait les allures de la déconstruction postmoderniste : les « études culturelles s'efforcent de désamorcer toute propension au fondamentalisme. Elles luttent, au fond, contre la privatisation de la réflexion et s'attachent à former des intellectuels critiques avisés et non une *intelligentsia* technique anonyme. »

(A. Chalard-Fillaudeau, 2015 : 150). Alors, si tant est que les « études culturelles » œuvrent à libérer culturellement les esprits face à certaines contraintes historiques ou idéologiques, leurs ressources théoriques et pratiques portent inexorablement l’empreinte du décloisonnement qui a prévalu dans la pensée de la postmodernité philosophique. Pour le philosophe français Gilles Lipovetsky, la notion de postmodernité qui a fait son entrée sur la scène intellectuelle à la fin des années 1970, pour qualifier le nouvel état culturel des sociétés développées, porte l’idée d’une société plus diverse, plus facultative, moins chargée d’attentes tournées vers le futur. Les « études culturelles », se développant dans la même période, ont certainement tiré du contexte de la postmodernité, leur configuration d’« anti-discipline » à forte dimension critique. L’impulsion postmoderniste leur inspire le rejet de ce que les disciplines peuvent avoir de disciplinaire.

En faisant essentiellement ici l’hypothèse que la culture, dénominateur commun des « études culturelles », repose sur la condition humaine et provient de la faculté qu’a l’esprit humain de se représenter le monde et soi-même, sur la base d’un ensemble de médiation de signes et d’actions aux conséquences téléologiques, nous proposons la trajectoire qui va de la postmodernité aux « études culturelles » en Afrique, comme l’un des moyens, pour les populations Africaines, d’accès aux divers outils d’organisation des espaces intégrés par région ou par sous-région. Une telle trajectoire fait état des conditions de possibilités ontologiques, de modalités épistémologiques, mais aussi et surtout de finalités pratiques, qui se sont inextricablement constituées en fondements stimulateurs des « études culturelles ».

Aussi postulons-nous l’élan critique dont la postmodernité rapporte aux « études culturelles », comme l’un des gages de développement humain en Afrique. Un tel élan promeut la culture de l’intelligence au détriment de celle de la soumission, la culture de ce qui favorise la spécificité de chacun, de chaque groupe d’individus ou de chaque nation dans l’intégration d’une culture collective ou globalisée. L’analyse qui va suivre compte revenir, dans un premier temps, sur ladite trajectoire pour mettre en relief le chemin du fléchissement des particularismes qu’elle trace et éclaire. Fléchir les particularismes c’est concourir d’une certaine manière à humaniser la culture collective. Le second temps de l’analyse se consacre donc à la clarification des enjeux éthiques qui peuvent sous-tendent toute forme d’intégration en région ou en sous-région africaine.

1. Postmodernité et « études culturelles » pour un décloisonnement des particularismes

L'intérêt de décloisonner les particularismes, cette tendance individuelle ou communautaire à conserver ses usages particuliers, vient remarquablement de ce que l'*eros* insuffle dans les cultures humaines, ce qui peut produire des groupes toujours plus vastes, des collectivités toujours plus larges, se reliant par des désirs communs. La mixité des populations va à son tour inciter leur sortie des espaces confinés, sollicitant fondamentalement de ces dernières, l'inscription de leurs identités dans la capacité au changement, c'est-à-dire dans la disposition à fléchir leurs mœurs. Ladite capacité est portée à trouver instruction dans le rapport que nous établissons ici entre la postmodernité et les « études culturelles ». En effet, s'investir dans l'examen des mouvements historiques qui ont permis le développement des « études culturelles » à travers le monde, c'est entreprendre d'actualiser certains dispositifs et contenus discursifs, qui amènent à approfondir la réflexion sur les formes et pratiques culturelles.

Après un impressionnant développement en Amérique du Nord et dans la plupart des pays européens et asiatiques, malgré quelques réticences d'ordre politique, institutionnel et méthodologique, les « études culturelles » sont tout aussi envisageables pour la refondation en Afrique des cultures qui s'avisent à rayonner par les valeurs éthiques d'altérité. Les « études culturelles » sont susceptibles de favoriser l'articulation entre savoirs, pouvoirs et pratiques sociales qu'implique toute démarche d'interculturalité. La notion d'interculturalité, vue comme ensemble de relations que différentes cultures entretiennent réciproquement dans divers échanges, mais avec le souci pour chaque partie prenante, de préserver son identité culturelle. Le sens de l'intégration régionale s'y rapproche puisqu'il indique dans notre contexte, le processus performatif d'incorporation à partir duquel, les pays voisins s'emploient mutuellement à surmonter leurs différences politiques, économiques et sociaux. Cet effort de collaboration engage chacun à reconsidérer la notion d'altérité, tout en veillant à la singularité de sa culture identitaire.

Toute la difficulté demeure dans la capacité à définir l'identité culturelle propre d'un individu. Car, entre les lieux de résidence, la

religion, la langue, les mœurs, un individu peut cumuler plusieurs appartenances. Les cultures sont loin de s'exclure mutuellement, mais elles se recouvrent et s'emboîtent : « L'entrecroisement de toutes les appartenances d'un individu est unique, à l'image de son ADN. Ce n'est pas l'identité qui est culturelle, mais la combinaison originale des différentes appartenances culturelles qui constituent l'identité de chaque individu » (H. Le Bras, 2017 : 68). L'auteur de ce propos en estime que notre identité ne peut culturellement qu'être dynamique. Une dynamique qui, à notre avis, procède par le décloisonnement des particularismes à la suite justement des combinaisons de différentes appartenances culturelles. L'idée de culture-monde ici apparaît par-delà les projets du cosmopolitisme, du christianisme ou de l'Europe des Lumières, qui ont eu pour trait commun, l'exaltation de l'unité du genre humain, les valeurs de liberté et de tolérance, de progrès et de démocratie. À la différence des époques précédentes, la culture-monde des temps actuels, facteur indispensable de la promotion des intégrations régionales africaines, renvoie à un universalisme social, réel et dynamique :

« Culture-monde signifie fin de l'hétérogénéité traditionnelle de la sphère culturelle et universalisation de la culture marchande s'emparant des sphères de la vie sociale, des modes d'existence, de la quasi-totalité des activités humaines. Avec la culture-monde se répand sur tout le globe la culture de la technoscience, celle du marché, de l'individu, des médias, de la consommation ; et avec elle une foule de nouveaux problèmes aux enjeux globaux (...) La culture globalitaire n'est pas seulement un fait, elle est en même temps questionnement aussi intense qu'inquiet sur elle-même. Monde qui devient culture, culture qui devient monde : une culture-monde. » (G. Lipovetsky et J. Serroy, 2008 : 9-10).

Les grandes transformations planétaires de cette époque contemporaine présente ladite culture-monde comme un enjeu d'intégration des contraintes de développement constant. Or cela n'est pas sans remodeler, de part en part, le sens et le fonctionnement des cultures particulières héritées des traditions ancestrales. Devant cet été de fait, nous nous appuyons sur les « études culturelles » pour leur force

à cultiver la culture avec un humanisme ordinaire. Les « études culturelles » combinent une diversité d'approches pour cerner la culture en une problématique de pouvoir, en rapport avec la compréhension du processus historique dont nous sommes le produit et qu'il nous appartient de poursuivre, d'infléchir, ou d'abandonner. A. Chalard-Fillaudeau note au sujet des « études culturelles » que celles-ci

« n'étudient pas la culture en soi et ne se préoccupent qu'auxiliairement de déchiffrer les réalités sociales ou de sonder les cultures nationales. Elles se préoccupent surtout de comprendre et de montrer comment nos vies quotidiennes sont ancrées dans le culturel, comment elles sont construites dans et par la culture et comment nous leur donnons nous-mêmes sens à travers nos pratiques culturelles » (A. Chalard-Fillaudeau, 2015 : 14).

La diversité des cultures comme entrave probable à l'essor des intégrations régionales en Afrique, trouve dans les « études culturelles », un cadre de réflexion critique qui préconise le devenir des peuples et des civilisations, par l'ouverture à la multiplicité des espaces et dans la profondeur du temps. En cela, les « études culturelles » se rapportent à l'esprit de la postmodernité qui, dans le prolongement de l'ère moderne, s'appréhende comme un renversement de logique opéré peu à peu au cours du XX^e siècle, au profit d'une prééminence des systèmes souples et ouverts. L'expression « postmodernité » est certes restée ambiguë, pour ne pas dire floue, puisque pour G. Lipovetsky, par exemple, il était bien plus question d'une modernité d'un nouveau genre, cette notion a toutefois eu le mérite de mettre en relief un changement de cap, une réorganisation en profondeur du mode de fonctionnement social et culturel des sociétés démocratiques avancées.

Jean-François Lyotard caractérise la postmodernité par la crise des fondements et le déclin des grands systèmes de légitimation, Gilles Lipovetsky estime qu'il convient d'ajouter qu'il y a de nouveaux repères, de nouveaux référentiels et modes de vie. C'est dans la continuité et la discontinuité que le cycle postmoderniste s'est déployé à nous instruire la préservation d'une liberté nouvellement conquise dans la foulée de la dissolution des encadrements sociaux, politiques et idéologiques. Pour ce dernier, l'heure n'est effectivement plus en réalité à la destruction du

passé, mais à sa réintégration et à sa reformulation dans le cadre des logiques modernes du marché, de la consommation et de l'individualité.

De l'ancienne société disciplinaire-totalitaire, la postmodernité se traduit aujourd'hui, pour Gilles Lipovetsky, en hypermodernité dont le « toujours plus » constitue l'ordre de marche. Cette hypermodernité, semble-t-il, ne nous offre pas d'autres alternatives que s'échanger, se transformer, évoluer, bref ! Elle nous astreint à précipiter nos incertitudes pour ne pas être dépassés par « l'évolution ». Ainsi, de la postmodernité à la modernité du deuxième genre ou hypermodernité, la culture de dévotion à la modernisation technicienne emporte, peut-être insidieusement, sur la glorification des fins et des idéaux. Dans la perspective de ce réaménagement du rapport social au temps, le souci de s'accommoder au redoutable passage du capitalisme de production à une économie de consommation et de communication de masse, porte la marque de la déconstruction. Celle-ci « se déprend de tout ce qui entend se focaliser, se momifier, s'institutionnaliser dans les termes d'une hypostase, d'une donnée immuable comme le logos » (G. Biyogo, 2005 : 139).

La temporalité présentiste de la condition postmoderne atteste en effet que l'actualité des événements s'avère de plus en plus complexe, ce qui rend en conséquence le vécu quotidien davantage difficile, et le futur de moins en moins prévisible. Or, plus le futur est imprévisible, plus il faut être mobile, flexible, réactif, prêt à changer en permanence. Il faut être supermoderne, nous propose G. Lipovetsky, c'est-à-dire sortir de la tendance de rupture radicale avec le passé, pour demeurer dans la pratique culturelle du plus vite et du toujours plus, plus de flexibilité, de performance, d'innovation, etc. Nous relevons alors que les problématiques relatives aux « études culturelles » se sont développées dans le terreau de l'interculturalité élaboré par la pensée postmoderne. Face aux enjeux contemporains de la condition humaine, le parcours qui va de la modernité à l'hypermodernité n'est pas aveugle, il n'est pas réductible à un processus vide de sens, encore moins, dénué de valeurs.

Au contraire, la postmodernité décrit l'avènement d'une culture humaniste d'émancipation des individus, culture au demeurant favorable à l'impulsion et à l'expansion des « études culturelles ». Ces dernières ne cherchent pas la production d'une théorie particulière, mais la combinaison des théories existantes afin de mieux ressaisir les problématiques contemporaines. Elles œuvrent pour l'investigation et la

participation des ensembles composites, aussi bien dans les démarches scientifiques qu'en matière d'appréhensions sociales des événements. L'humanisme rationaliste qu'elles promeuvent renferme une dimension éthique dont les enjeux sont de nature à favoriser les intégrations des espaces régionaux en Afrique.

2. Enjeux et perspectives éthiques des « études cultures » pour l'intégrations des espaces

Le projet d'unité par l'intégration des espaces entre différents pays consignés et géographiquement délimités sur le continent africain, n'a de sens que parce qu'il propose la subordination des différences singulières par la mobilisation d'une histoire qui souscrit aux aspirations et valeurs communes. Avec les « études culturelles », le postulat de l'unité culturelle souvent brandi par les nationalistes ou certains panafricanistes, est ici valorisé à partir de ses enjeux éthiques. Dans la considération de la dialectique des répercussions de toute action humaniste, les « études culturelles » comportent des enjeux éthiques indéniables. Le fait d'étudier les rapports de pouvoir, c'est-à-dire d'examiner les forces que l'homme déploie dans ses différentes manières de concevoir et d'agir, ou encore le fait de se constituer un champ pour une telle étude, à l'instar des « études culturelles », ne laisse pas se contenter d'indexer les enjeux desdits rapports. Mais il ramène au plus près de ceux à partir desquels le pouvoir est manifesté. Ainsi, l'investigateur des « études culturelles » se croit neutre en se pensant naturellement extérieur à son objet d'étude. Or, son acte de penser reste volontairement participatif. Cette participation intentionnellement neutre, relève pourtant d'une démarche dialectique qui veut que l'investigateur des « études culturelles » s'intègre dans son propre objet d'étude. Il s'étudie donc en étudiant les hommes à travers leurs modalités de vie et de savoir. Le propos qui suit tente de le clarifier :

« Les *Cultural studies* sont « mitoyennes » et contribuent à étayer l'édifice tout en facilitant la circulation d'un point d'édifice à un autre. Une telle circulation dynamise non pas seulement les rapports individuels et la production scientifique, mais transforme les chercheurs et les étudiants en les rendant plus curieux, plus ouverts et plus inventifs... » (A. Chalard-Fillaudeau, 2015 : 47-48).

Les « études culturelles » contribuent à ce niveau à faire entendre que l'humanité est appelée à se transformer. Car, toute production de pensée suppose un degré de maturité supplémentaire, dans les réflexions qui nous permettent de requestionner nos cultures traditionnelles. Les hommes sont toujours en proie à toute sorte d'incivilité et l'humanité peut en toute circonstance entrer en régression. La révision et l'entretien des rapports de force qui régissent nos civilités, demandent donc une conscience éclairée et une appréciation critique entretenues : c'est à cela que s'attèlent les « études culturelles ». De la postmodernité à l'hypermodernité avec G. Lipovetsky, toute la dimension éthique des « études culturelles » se rapporte à l'émancipation des individus qu'elles promeuvent par la description des normes sociales plus souples, plus diverses et par l'élargissement de la gamme des choix personnels. Il s'agit là d'un mouvement d'affranchissement des individus conscients d'être reliés au monde par tout un ensemble de modes et de rites conditionnant leurs identités :

« La visée éthique n'est autre que de contrebalancer l'expansion de la logique individualiste en légitimant de nouvelles obligations collectives, en trouvant de justes compromis entre aujourd'hui et demain, bien-être et sauvegarde de l'environnement, progrès scientifique et humanisme, droit de la recherche et droit de l'homme, impératif scientifique et droit de l'animal, liberté de la presse et respect des droits des personnes, efficacité et justice » (G. Lipovetsky, 1992 : 215).

Dans la constance de ce qui précède, nous rapportons essentiellement les enjeux éthiques des « études culturelles » à leur mise en examen des expériences individuelles de « décripation », d'autonomie et d'ouverture culturelle. Les « études culturelles » se préoccupent principalement du progrès du débat sur la compréhension et l'intégration des différences. Elles procèdent dans la dynamique des investigations élargies et des participations efficaces, pour rallier « les différentes relations de force et de pouvoir qui nous gouvernent et recueillir dans leur texture (pratiques, représentations, expressions artistiques, etc.), les manifestations de joie, de colère, de peur et d'espoir. » (A. Chalard-

Fillaudeau, 2015 : 16). C'est dans la transcendance et la transversalité des cultures dominantes, populaires, minoritaires, contestataires, revendicatives, etc., que les « études culturelles » se donnent comme lieu et canal d'instruction. Elles s'y attèlent à redonner vigueur à la dimension éthique des personnes qui se projettent dans le regroupement en société, à les identifier dans une unité morale qui reste soucieuse de la dignité des uns au regard des autres.

Les contextes historiques de l'Afrique rapportent suffisamment que les contacts de ses populations avec les communautés exotiques, ont plongé ce continent dans une interculturalité dont il était loin, et relativement encore de nos jours, à rester le gradimètre. Les textes assez élaborés, à l'exemple de *Nations nègres et culture* de Cheik Anta Diop, évoquent ce pan de l'histoire d'une Afrique culturellement aliénée : « Les civilisations [africaines], malgré le témoignage formel des Anciens, (...) ont été créées par des blancs mythiques qui se sont ensuite évanouis comme en un rêve pour laisser les Nègres perpétuer les formes, organisations, techniques, etc., qu'ils avaient inventées » (C. A. Diop, 1954 : 7). Les réactions les plus évidentes, qui peuvent encore être d'actualité, vont dans le sens d'en appeler indispensablement les Africains à se pencher sur leur propre histoire et civilisation afin de mieux se connaître et se développer humainement. Notre proposition de cultiver les « études culturelles » en terre africaine, et surtout d'y prendre au mieux les mesures que celles-ci impliquent, ne s'inscrit pas directement dans cet ordre d'idées. Elle nous évite alors de tremper véritablement dans les réflexions controversées qui s'y rapportent.

Avec la notion de culture-monde évoquée déjà plus haut, le sentiment de faire partie d'un monde interdépendant implique une réflexivité cosmopolitique, avec la prise de conscience de la globalité des dangers.

« [La] Culture-monde signifie sur un plan plus anthropologique, une nouvelle relation vécue avec le lointain, une intensification de la conscience du monde comme phénomène planétaire, comme totalité et unité. Par quoi la mondialisation est une nouvelle réalité objective dans l'histoire et en même temps qu'une réalité culturelle, un fait de conscience, de perception et d'émotion. Les nouvelles technologies, les mass média, Internet, la vitesse des

transports, les catastrophes écologiques (...), tout cela a entraîné non seulement « l'unité » du monde, mais aussi la conscience de celle-ci, de nouvelles manières de voir, de vivre et de penser. Dorénavant, ce qui se produit à l'autre bout du globe suscite là où nous sommes des réflexions et des peurs, des haines et des courants d'empathie. » (G. Lipovetsky, 2010 : 17)

La culture-monde qui sous-tend les intégrations des hommes dans des espaces diversifiés, n'a pas prétention à mettre fin, ni aux particularismes culturels, ni au pluralisme des modes d'existence. Ceux-ci seront toujours modelés par l'histoire des peuples. En revanche, le rapprochement des cultures tente de leur faire perdre leur hétérogénéité, sans avoir le pouvoir de créer les individus sans attache culturelle. Les manières de vivre, de sentir ou de penser s'enracinent toujours dans une culture particulière, dans un ensemble d'habitudes et de mœurs héritées du passé :

« Offrir un espace africain sans frontière aux initiatives et à la créativité de citoyens non plus marocains, maliens, rwandais, etc., mais africains, ce n'est pas ignorer que le Maroc n'est pas le Rwanda : c'est désirer un futur africain. L'avenir du projet d'Afrique n'est pas donné, mais il sera ce qu'ensemble nous ferons. C'est en cela que l'Afrique n'est et ne sera l'invention de personne d'autre que les Africains eux-mêmes. Et cet avenir d'unité a commencé à se dessiner. » (S. B. Diagne et J.-L. Amselle, 2018 : 233-234).

Martelons que le procédé du rapprochement des cultures que l'intégration régionale sollicite, n'est pas celui de la table rase. Les individus ne peuvent que porter la trace de ce qui les a constitués. L'âge hypermoderne qui correspond à la tendance des « études culturelles » ne met donc pas fin au besoin de recourir aux traditions, selon G. Lipovetsky, il invite simplement à les réaménager par l'individualisation, la dissémination, l'émotionalisation des croyances et des pratiques :

« Le passé nous séduit, le présent et ses normes changeantes gouvernent. Plus on évoque et met en scène la mémoire historique, moins elle structure les

éléments de la vie ordinaire. D'où ce trait caractéristique de la société hypermoderne : nous célébrons ce que nous ne souhaitons plus prendre pour exemple » (William M. Johnson, 1992 : 16).

Tout compte fait, les « études culturelles » nous conduisent à une meilleure appréhension de nos rapports de pouvoirs. L'éthique devrait en déterminer la moindre signification au près des êtres qui sont aux prises, directes ou indirectes, conscientes ou inconscients, avec ce même pouvoir. Dans cette optique, la réflexion philosophique souscrit en perspective que l'ensemble des sociétés, ou l'existence humaine en général, tend à s'améliorer, et que cette amélioration, régulière et continue, doit se poursuivre indéfiniment sur base d'une liberté affirmée et posée comme principe d'acquisition des valeurs positives et des biens. L'Afrique a intérêt à évacuer le sens tragique de son histoire par l'instauration des consciences optimistes et entreprenantes. Face aux nouvelles obligations collectives, l'Afrique a intérêt à trouver de justes compromis entre aujourd'hui et demain.

Conclusion

En somme, au moment où la planète tend de plus en plus à s'unifier symboliquement, les « études culturelles » mettent à contribution les expertises conceptuelles qu'elles font développer pour la transformation du vécu historique des individus. Cette démarche rationnellement critique, chère à la philosophie, a pour principale vertu éthique, la réconciliation entre l'intériorité et l'extériorité de l'homme, entre l'homme de réflexion et l'homme d'action. Les « études culturelles » présentent ainsi un grand intérêt de nos jours, en tant qu'elles constituent une manière nouvelle d'appréhender les sociétés par le biais de la culture, avec une indifférence d'approche méthodologique, et par-delà les frontières institutionnelles.

Nous avons commencé par montrer que les diverses tendances des « études culturelles » se rejoignent sur le bénéfice de l'instauration d'une nouvelle culture, davantage académique et universitaire. Une culture qui permet de prendre du recul par rapport à nos propres traditions et qui aide à mieux raisonner l'articulation savoirs, pouvoir et pratiques socioculturelles. Notre principale hypothèse a dès lors consisté à présenter l'esprit critique de la postmodernité philosophique, comme

le marchepied des « études culturelles ». Ces dernières retranscrivent de suite, la dimension éthique de l'homme qui fait exclure toute discrimination de genre, de comparaison ou de noblesse. Face aux réticences d'hier et peut-être encore d'aujourd'hui, à l'endroit des « études culturelles », réticences suffisamment manifestées en France pour des motivations que nos diverses sociétés africaines peuvent d'ailleurs partager, notre mise en évidence de leurs enjeux éthiques peut leur permettre de gagner davantage en confiance et en assurance dans les nouveaux champs de recherche et terrains d'actions humanistes, que présagent les intégrations régionales en Afrique.

Si les « études culturelles » s'intéressent au fait que les cultures forgent les individus et leurs personnalités, en fonction des peuples et leurs milieux ; et si à la limite, elles problématisent la manière dont s'opère ce « façonnage », il importait encore de se pencher sur leur finalité, c'est-à-dire d'en apprécier les valeurs éthiques qui se posent en caution pour leur bonne visibilité sur le continent africain. Nous avons donc emprunté le style philosophique d'analyse critique, conscient qu'il convenait à l'exercice, dans la mesure où il s'avise autant que les « études culturelles », à ne pas produire un savoir ou un ensemble de connaissances, mais à se constituer en une démarche perspectiviste par déploiement des réflexions sur les objets de savoir disponibles.

La perception philosophique et éthique de l'appropriation des « études culturelles » en Afrique, reste alors une autre façon de plonger dans le socioculturel de l'univers africain, en vue de concourir au projet d'unification entre sagesse et science. C'est une démarche supplémentaire qui convie les Africains et leurs cultures, à pouvoir renouveler leurs interrogations sur le sens de leur histoire et la signification de leurs aventures dans la reconnaissance des valeurs positives à l'humanité.

La perspective d'un humanisme, fondamentalement rationaliste, nous fait admettre que les identités culturelles sont appelées à devenir aussi hybrides que les multiples facettes d'un monde de plus en plus restreint. Sans toutefois imaginer un monde totalement unifié, mais approuver que notre monde est plus que jamais traversé et largement remodelé, par des dispositifs créateurs d'une culture transnationale multipolaire. Les « études culturelles » attestent en ce sens que « la mondialisation universitaire sonne l'heure des décloisonnements et des mutualisations... » (A. Chalard-Fillaudeau, 2015 : 151). L'impulsion de ces dernières, prioritairement en milieux universitaires et cadres de

recherches africains, ne peut aller sans le tempérament de la « culture-monde » qui sied au contexte de l'hypermodernité que nous avons décrit avec Gilles Lipovetsky. Les « études culturelles » postulent à demeurer dans l'actualité de la clarification du rapport entre culture et société, tout en produisant une pensée sur la société et l'économie, dans le souci permanent de mieux promouvoir les conditions d'épanouissement de l'espèce humaine. Leur appropriation en Afrique, sous le prisme des vertus éthiques, ne pourrait que contribuer à la fertilité de nos traditions académiques, notamment.

Indications bibliographiques

- **Biyogo Grégoire** (2005), *Adieu à Jacques Derrida. Enjeux et perspectives de la déconstruction*, Paris, L'Harmattan.
- **Chalard-Fillaudeau Anne** (2015), *Les études culturelles*, Saint-Denis, Presse Universitaire de Vincennes.
- **Diop Cheik Anta** (1954), *Nations nègres et culture*, Paris, Éditions africaines.
- **Diagne Souleymane Bachir et Amselle Jean-Loup** (2018), *En quête d'Afrique(s) Universalisme et pensée décoloniale*, édition Albin Michel.
- **Hall Stuart et Jefferson Tony** (1976), "Resistance through Rituals: Youth Culture" in *Post-War Britain*. Londres, Hutchison Publications, [cité par A. Chalard-Fillaudeau, (2015) in *Les études culturelles*].
- **Le Bras Hervé** (2017), *Malaise dans l'identité*, Actes sud.
- **Lipovetsky Gilles** (2010), « Le règne de l'hyperculture : cosmopolitisme et civilisation occidentale », dans *L'Occident mondialisé. Controverse sur la culture planétaire*, Paris, Grasset & Fasquelle.
- **Lipovetsky Gilles et Jean Serroy** (2008), *La Culture-monde Réponse à une société désorientée*, Paris, Odile Jacob.
- **Lipovetsky Gilles** (1992), *Le crépuscule du devoir. L'éthique indolore des nouveaux temps démocratiques*, Mesnil-sur l'Estrée, Gallimard.
- **William M. Johnson** (1992), *Postmodernisme et bimillénaire*, Paris, PUF.